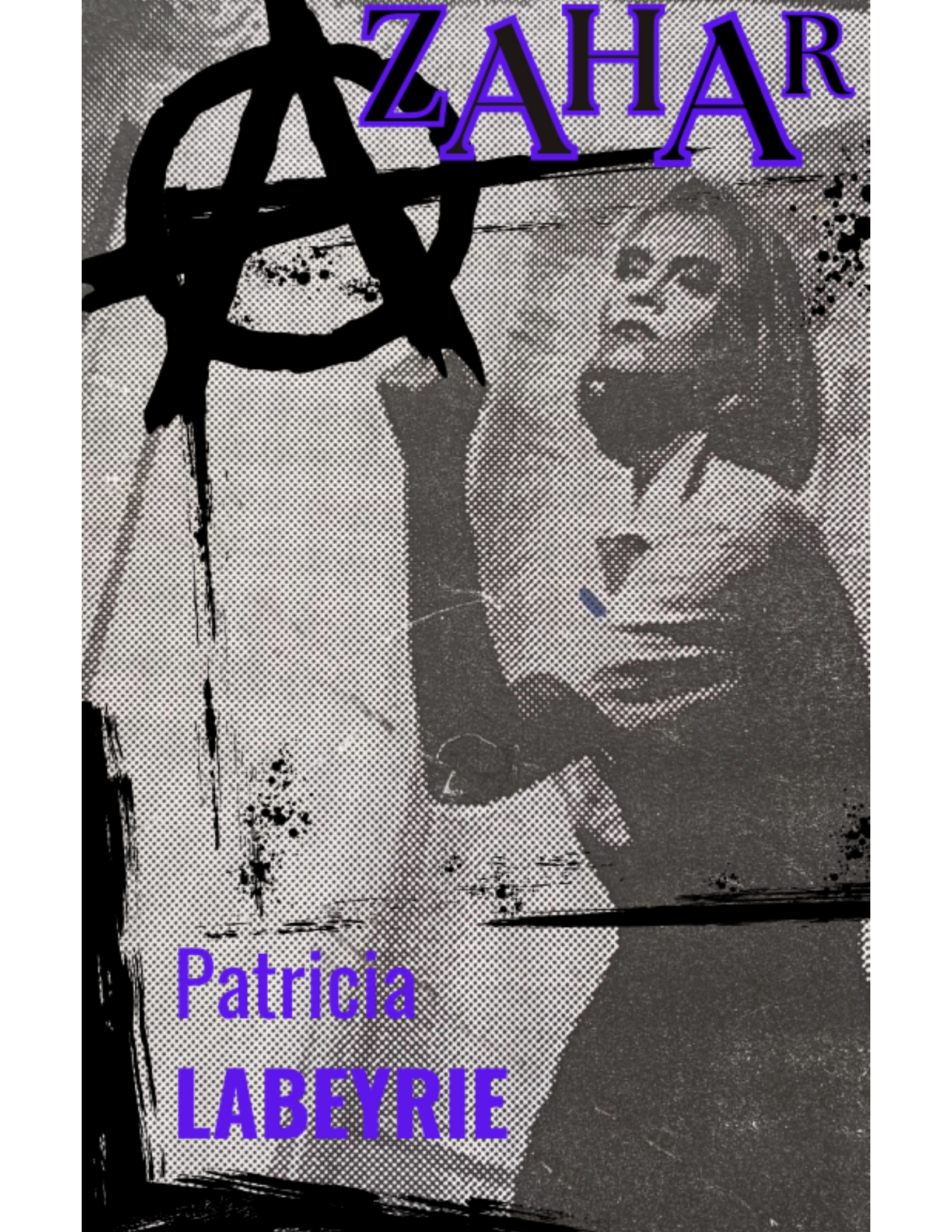




ZAHAR

Patricia
LABEYRIE

Patricia Labeyrie

Azahar

© Patricia Labeyrie, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-1285-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ce qui est là pour toi, l'eau de la rivière ne peut l'emporter.

Sa ki la pou'w, dlo la rivié pa ka chayè'y.

Proverbe créole

Avant, j'avais une famille.

Avant, j'étais heureuse.

Mais ça, c'était avant.

Elle ne voyait de lui que son dos, courbé sur le clavier dont il caressait distraitement les touches de ses doigts longs et souples.

Luis s'était assis au piano. Une cigarette au coin des lèvres, il l'attendait, le regard perdu sur les sommets qui se dessinaient à l'horizon de la Sierra Nevada.

C'était le soir qu'il avait choisi, la date qu'il s'était fixé ; ce soir, il leur parlerait.

Comment réagiraient-ils ?

Mal sans aucun doute.

Quand, à dix-huit ans, il leur avait annoncé son souhait de faire des études d'histoire de l'art, son pharmacien de père avait tout fait pour l'en dissuader. Qui reprendrait l'affaire familiale si Luis y renonçait ? Qui ? Certainement pas sa sœur : elle ne pensait qu'à chanter. Sa mère, qui avait consacré sa vie à son foyer et à l'éducation de ses enfants, ne pouvait s'imaginer qu'un jour ils quitteraient le nid et suivraient un chemin auquel elle ne les croyait pas destinés. Elle était certaine que leur fille, au caractère bien trempé, leur donnerait du fil à retordre, mais jamais elle n'aurait cru que Luis les abandonnerait ainsi. Car c'est bien comme cela qu'elle l'avait vécu : un abandon.

Il est vrai que Luis n'avait pas fait les choses à moitié ; il avait obtenu une bourse afin de poursuivre ses études non pas à Madrid comme le faisaient la plupart de ses amis, mais à New-York, dans l'Upper West Side, à l'université de Columbia. Une opportunité qui n'arrive qu'une fois dans une vie. L'opportunité aussi de prendre le large et de mettre un océan entre lui et ses parents. Entre lui et l'amour étouffant de Soledad.

La première année, il était rentré pour les fêtes de Noël et avait laissé la jeune femme, toujours très amoureuse de lui, le rejoindre à New-York au printemps. Ils avaient passé des moments idylliques : Central Park et la nature qui revient à la vie après de longs mois d'hiver, les balades dans Brooklyn, les moments d'extase au MET devant les tableaux de Matisse, les flâneries sur la High Line, la virée sur Liberty Island... Pourtant, cela n'avait rien changé à la décision qu'il avait prise. Il savait qu'il devait rompre avec Soledad ; et c'est ce qu'il avait fait dès l'été. La jeune femme n'avait pas bien compris les raisons. Certes, il était là-bas et elle là ; des milliers de kilomètres les séparaient mais elle l'aimait. Toujours comme au premier jour. Elle aussi avait tenté de le faire changer d'avis.

Elle avait même mêlé leurs parents respectifs à leur histoire, ce qui l'avait évidemment exaspéré. Depuis longtemps, les Pastor et les Ramirez avaient marié leurs enfants, la liste des invités était déjà prête et ils s'étaient donc fait un devoir de convaincre ce jeune écervelé de rester avec Soledad : au dire de tout le monde, ils étaient faits l'un pour l'autre. Mais lui, il s'en moquait éperdument de ce « tout le monde ».

Il ne supportait plus de ne pas être pris au sérieux. Il ne supportait plus que ses décisions les plus importantes soient considérées comme des lubies par ses parents et sa petite amie... Au fond, sa réaction à elle, désespérée et abandonnée par l'homme qu'elle aimait, il l'avait comprise. Celle de ses parents, par contre, l'avait mise hors de lui. Eux, ses géniteurs, auraient dû voir que Soledad n'était pas pour lui. Au contraire, aujourd'hui encore, comme des aveugles, ils s'entêtaient à projeter sur lui l'image d'un jeune homme qu'il n'était pas et n'avait jamais été.

Seule sa sœur le comprenait et respectait ses choix.

Seule sa sœur savait.

Elle, sa jumelle, savait exactement pourquoi il avait rompu avec Soledad.

L'été s'était écoulé et il était reparti libre comme l'air profiter de sa vie d'étudiant américain.

Il n'était pas rentré de l'année, préférant investir ses dollars dans des virées à Los Angeles et San Francisco où il avait déambulé dans le quartier d'Haight-Ashbury pour s'imprégner de la contre-culture américaine. Il avait connu la vie la nuit et les concerts dans les clubs de jazz de Greenwich Village ; au nord de Brooklyn, il avait fréquenté les artistes de rue du quartier mal famé de Bushwick ; avec ses amis américains, il avait refait le monde, lézardant au soleil sur les marches de la bibliothèque *Low Memorial*.

Il avait vécu, sachant que le chemin qu'il avait choisi était le bon.

L'officine de son père lui semblait bien lointaine. En effet, son objectif était de s'installer dans la ville du Golden Gate et d'y ouvrir le plus rapidement possible une galerie d'art, mais pour cela, il fallait des fonds que pour l'instant il n'avait pas.

Il n'avait par conséquent aucune intention de revenir en Espagne. Sa sœur lui manquerait mais il ne s'inquiétait pas : elle viendrait le voir, et telle qu'il la connaissait, elle serait même sûrement capable de s'installer elle aussi aux Etats-Unis.

— On joue ou on rêve Monsieur le pianiste ?

Au son de la voix chaude de sa jumelle, il sursauta. Il ne l'avait pas entendue entrer. Depuis combien de temps l'observait-elle ? Sagace, elle l'avait vu préoccupé depuis qu'il était de retour à Grenade mais il n'avait rien voulu lui dire. Vu ce qu'il s'apprêtait à révéler et demander, il voulait comme à son habitude la protéger et ne pas la mettre en porte-à-faux vis-à-vis de leurs parents.

Il laissa courir ses doigts sur le piano et à peine les notes s'étaient-elles élevées que cette voix si familière vint emplir le salon, jusqu'alors seulement inondé par le parfum des orangers en fleurs apporté par le vent. Cette voix chaude et sensuelle dont elle savait jouer admirablement émouvait tous ceux qui l'entendaient. Un don de la nature qu'elle avait développé au fil des ans.

Leurs parents, comme elle travaillait consciencieusement à l'école, lui avaient permis de participer à toutes les chorales possibles et imaginables. Celles de l'école et du collège bien sûr. Mais celle qui était restée dans les annales de la famille était sans nul doute, la fameuse chorale *Les amoureux de la tortilla andalouse*. Ce groupe de mères de familles avait demandé à sa sœur, qui, à l'époque, n'avait même pas dix ans, d'être leur soliste lors du grand banquet annuel des amoureux de la tortilla andalouse. La fillette, minuscule derrière le micro mais si grande devant ces femmes girondes, avait chanté avec conviction l'hymne à la tortilla :

*Tortilla, tortilla,
On a besoin de toi.
Tortilla, tortilla
On ne mange que toi.*

Luis sourit à l'image de ce souvenir qui s'imposait malgré lui à son esprit alors que sa sœur avait depuis longtemps changé de registre. Heureusement pour elle.

Comme leurs parents s'y attendaient, la chanteuse en herbe était partie poursuivre ses études dans la capitale, quittant son Andalousie natale, et, tout en prenant des cours de chant, s'était lancée dans des études de psychologie. Les mystères du cerveau humain l'avaient toujours passionnée. Les Pastor l'avaient laissé faire. Depuis toute petite, elle était fantaisiste, tellement fantaisiste qu'elle en devenait prévisible ; depuis toute petite, elle ruait dans les brancards pour se faire entendre quand son frère choisissait le silence et les regards assassins. Pourtant ce caractère volcanique n'était qu'une façade qui cachait habilement sa grande sensibilité et son manque de confiance en elle. À côté de Luis, elle se trouvait nulle. Et lui, à côté d'elle, se pensait insipide. Quand on les voyait les

jumeaux, on croyait que la dominatrice était la fille et le dominé le garçon.

Mais c'était l'inverse.

Toutefois ce n'était pas une vraie domination : Luis aiguillait sa sœur en veillant sur elle.

- Des petits conseils dispensés dans la cour de l'école quand il se rendait compte que les copines avec lesquelles elle jouait n'étaient que des pestes cherchant à lui tirer ses nattes et à lui voler son goûter.
- Une analyse détaillée au collège des profils psychologiques des *bad boys* dont elle tombait invariablement folle amoureuse, comme toute ado qui se respecte.
- Et au lycée, des préservatifs goût vanille avec un petit discours bien documenté sur le sida, quand il avait compris qu'un certain Julio, avec lequel elle sortait depuis quelques semaines, lui donnait l'envie de croquer la vie à pleines dents.

Ainsi, simplement et avec bienveillance, il lui avait évité quelques déraillements.

Luis était le frère aîné, un grand frère solide et sûr de lui malgré une apparence fragile. Dégingandé, il mesurait 1m98, pesait 80 kg et chaussait du 51. Peu coordonné, il était toujours sélectionné le dernier quand ses camarades devaient choisir des équipiers pour jouer à un sport collectif quelconque. Il ne paraissait pas s'en offusquer ; il le savait, il n'était pas doué. Son dos un peu voûté donnait la fausse impression qu'il portait toute la misère de la terre sur ses épaules. Cependant si on croisait son regard, on mesurait notre erreur. Ses yeux, identiques à ceux de sa sœur, alors se posaient sur nous, et aussitôt on comprenait qui se cachait dans ce corps disgracieux.

On comprenait pourquoi malgré ce corps qu'il n'arriva que tard à dompter, il fut respecté durant toutes ses années où les jeunes sont si durs entre eux. Quand il les regardait, ils se sentaient tout petits face à ce géant dont les prunelles sombres les passaient aux rayons X. Luis lisait en eux comme dans les livres et décelait avec une facilité déconcertante leurs points faibles, ceux-là même qu'ils cherchaient désespérément à cacher. Le feu qu'il avait en lui les attirait et les effrayait ; il était tel un soleil qui réchauffe et éclaire mais un soleil qui peut brûler et détruire.

Un soleil.

Luis était un soleil.

Ses mains s'immobilisèrent.

Sa sœur se tut. Elle passa délicatement ses bras autour de ses épaules et se mit à lui murmurer au creux de l'oreille :

*Piensa en mi, cuando sufras
Cuando llores, tambien piensa en mi
Cuando quieras quitarme la vida
No la quiero para nada
Para nada me sirve sin ti¹*

Avec elle, il fredonna le restant des paroles. Cette chanson de Luz Casal était devenue leur chanson, la chanson de l'exil et de la séparation, une sorte de code rouge, d'alarme sur leur mal-être. Car après avoir vécu dix-huit années collés l'un à l'autre, le choix de Luis avait été très douloureux pour eux deux : c'était sa décision, il l'assumait ; elle, elle la subissait tout en sachant pourtant très bien qu'elle ne pouvait faire SA vie avec son frère. Et là, dans le salon, front contre front, de nouveau, ils murmuraient *Piensa en mi*.

— Qu'est-ce qu'il se passe Luis ? Dis-moi.

— Rien, répondit-il le visage fermé.

— Tu es là, sans être là. Et ça ne te ressemble pas, s'entête la jeune femme.

— Mais si, je suis là... Et je serai là ce soir à ton concert.

— Ça, je n'en doute pas. Tu sais très bien ce que je veux dire.

Evidemment qu'il savait où elle voulait en venir.

Depuis qu'il était arrivé, il ne pensait qu'à ça, au moment où il leur parlerait ; il n'arrivait à s'intéresser à rien d'autre, même pas à sa jumelle dizygote qu'il aimait tant.

Oppressé, n'y tenant plus, dans un souffle, il lâcha :

— Je vais tout dire à papa et maman.

Ils restèrent quelques instants les yeux plongés dans ceux de l'autre, parlant sans un mot ce langage propre aux jumeaux, puis sa sœur le serra fort dans ses bras et le garda un long moment contre son cœur. Elle espérait partager avec lui sa force parce que c'est sûr qu'il en aurait besoin face à leurs parents qui n'avaient jamais rien compris à ses aspirations.

Elle espérait qu'une fois les choses dites il pourrait aller de l'avant et n'aurait plus à s'excuser sans cesse, face à eux, d'être lui.